

Exposition de soi et de « sa » sexualité à l'adolescence : pratiques, normes et représentations

Yaëlle Amsellem-Mainguy¹, Arthur Vuattoux²

La sexualité des adolescents et des adolescentes est plus stable que ce que les inquiétudes des adultes pourraient laisser penser. Les données les plus récentes en matière d'âge au premier rapport sexuel pointent une stabilité dans le temps de ce passage à la sexualité relationnelle, lequel se situe généralement au cours des « années lycée » c'est-à-dire à 17,6 ans pour les filles et 17 ans pour les garçons, sans différence notable selon le milieu social (Bajos, Rahib, Lydié, 2018). L'analyse de l'environnement relationnel de la sexualité à l'adolescence met en lumière l'importance des liens sociaux à l'instar de l'importance du groupe de pair de même sexe (les amis ou amies à qui l'on parle de sexualité, voire de « sa » sexualité) ou de la difficulté à parler de sexualité avec ses parents. Mais ces constances dans le temps ne doivent pas faire oublier que c'est dès l'entrée dans la sexualité que s'observent des comportements différenciés entre femmes et hommes dans les trajectoires affectives et sexuelles. En effet, les rapports de genre structurés autour d'une sexualité masculine qui se caractériserait par des besoins biologiques et d'une sexualité féminine qui serait davantage du côté de l'affect perdurent. Car malgré des changements sociaux importants et avec la diffusion des pratiques numériques qui s'est traduite par un renouvellement des pratiques amoureuses et sexuelles (voir le chapitre de Marie Bergström dans cet ouvrage), les représentations genrées sur la sexualité sont importantes et ne sont pas sans effets sur les pratiques, notamment des jeunes. Aujourd'hui, la sexualité des jeunes (comme celle des plus âgés d'ailleurs – voir par exemple Brasseur, Finez, 2020) est désormais indissociable d'usages numériques directement ou indirectement liés à la sexualité : équipements individuels, utilisation des réseaux sociaux pour préparer des rencontres sexuelles et/ou amoureuses, information sur la sexualité via des forums ou sites spécialisés, utilisation des messageries instantanées pour parler de sexualité avec ses amis, accès à des contenus pornographiques, etc. C'est à l'ensemble de ces usages que nous nous sommes intéressés dans une enquête ayant abouti au constat d'une adolescence qui voit se succéder une période d'usages exploratoires d'internet, associée à la découverte de la sexualité et l'opportunité d'un rapport anonyme à la sexualité, et une période d'usages

¹ Sociologue, chargée de recherche à l'INJEP, chercheure associée au CERLIS (Université de Paris) et à l'INED.

² Sociologue, Maître de conférences à l'Université Sorbonne Paris Nord, membre de l'IRIS (EHESS, USPN, CNRS UMR8156, Inserm U997), chercheur associé à l'INJEP.

partagés, conduisant à l'exposition de soi et de sa sexualité auprès des pairs adolescents. Pour beaucoup d'adolescent·e·s, ces périodes se succèdent. Les « années collège » sont marquées par l'exploration de la sexualité en ligne et les premiers partages de contenus en lien avec la sexualité et, hors du cadre d'internet, par les premiers baisers et premières caresses. Lors de cette première période, l'internet sexuel expérimenté par les jeunes s'inscrit peu (ou pas) dans la dynamique des liens sociaux adolescents : la plupart des usages sont alors personnels, ou partagés de manière très restreinte. Les « années lycée » se caractérisent quant à elles davantage par l'accroissement du partage de contenus en lien avec sa sexualité, les discussions sur la sexualité, les échanges sexuels en ligne, et, hors du strict cadre d'internet, par les premiers rapports sexuels. Les usages numériques des jeunes viennent dès lors s'inscrire dans les sociabilités adolescentes, à divers titres : au sein des relations intimes qui se nouent entre partenaires affectifs et/ou sexuels, mais aussi au sein de groupes de pairs qui peuvent non pas « tous se dire » (car nous verrons que tout ne se dit pas), mais tout au moins se dire une partie de leurs expériences intimes et sexuelles, via le partage d'information, de contenus sexuels ou de propos qui s'y rapportent plus ou moins directement. Notons d'emblée la diversité existant entre jeunes derrière ce schéma général : ces périodes se chevauchent parfois, ou s'inversent, et les périodes précitées peuvent parfois s'allonger dans le temps, ou être écourtées du fait des expériences que les jeunes font ou non de la sexualité à l'adolescence, de la composition de leur groupe de pairs et des normes sociales avec lesquelles ils doivent composer.

À partir d'entretiens menés avec des jeunes filles et garçons et d'un questionnaire exploratoire sur les usages sexuels d'internet, ce chapitre abordera la période de « partage » de la sexualité, à travers la question de l'interface entre les usages numériques (et la place qu'occupent les réseaux sociaux) et les relations sociales qui se nouent entre jeunes dans le domaine de la sexualité. Il s'agit de comprendre que les usages sexuels d'internet ne sont en rien un « domaine à part » de l'expérience adolescente, un univers spécifique des relations sociales, mais qu'ils peuvent entrer en interaction avec les histoires d'amour, d'amitiés, ou simplement avec la sociabilité dans les groupes de pairs fréquentés à l'adolescence (voir à ce sujet le chapitre écrit par Marie Bergström dans cet ouvrage). Ces usages sexuels d'internet peuvent être définis comme l'ensemble des usages sociaux que les jeunes font d'internet en lien avec leur sexualité, en refusant d'emblée de distinguer nettement des types d'usage, par exemple ceux qui seraient « récréatifs » (accès à la pornographie, discussions entre pairs sur la sexualité, etc.) d'autres qui seraient « informatifs » (accès à des contenus d'information

spécialisée, suivi de forums en ligne sur la sexualité, etc.). En effet, les entretiens menés montrent la porosité entre types d'usages, la diversité de sens accordé à un même usage (par exemple au visionnage de contenus pornographiques, pouvant être tantôt purement « récréatif » ou s'inscrire dans une recherche d'information sur l'anatomie et les dimensions concrètes de l'activité sexuelle). Dès lors, ce chapitre vise à explorer comment, à la fin de l'adolescence, ces usages sexuels d'internet s'articulent de différentes manières aux relations sociales des jeunes, en s'imbriquant aux relations d'amitié et plus largement à leurs liens sociaux. Nous ne développerons pas ici l'analyse au-delà de l'hétérosexualité, mais des entretiens montrent des dynamiques spécifiques aux sexualités gays ou lesbiennes (voir Amsellem-Mainguy, Vuattoux, 2020). On peut également se référer, concernant la production des normes de l'exposition de soi dans la sexualité gay, aux travaux d'Anthony Fouet (2019). Pour traiter cette vaste question, nous reviendrons (1) sur la distinction entre une période d'exploration et une période de partage dans les usages sexuels d'internet, période de partage se traduisant par une exposition de soi accrue. Nous verrons ensuite (2) la diversité de ces pratiques de partage / exposition de soi telles que relatées en entretien par des jeunes, tout en les resituant dans leur contexte d'émergence, dans la sociabilité des jeunes interrogés. Nous nous focaliserons ensuite (3) sur un aspect relativement transversal des usages décrits, malgré leur diversité : celui des moments d'intégration des pairs à ses usages sexuels d'internet : moments où l'on décide de partager des contenus en lien avec la sexualité sur les réseaux sociaux, mise en scène de soi en lien avec la sexualité, création de lieux d'échanges plus ou moins fermés sur la sexualité, usages directement sexuels d'internet (mise en lien avec des partenaires, échanges de contenus sexuels). Enfin, nous montrerons (4) en quoi cette période de partage et d'exposition de soi sur internet en lien avec la sexualité signe pour beaucoup de jeunes, après une phase exploratoire relativement "ouverte" du point de vue des normes de genre, de classe, de sexualité, l'émergence des normes venant cadrer, à l'adolescence, ce qu'on expose de sa sexualité, via la distinction centrale qui s'élabore parmi les jeunes entre ce qui est « montrable », « partageable » et ce qui ne l'est pas.

Encadré : terrain et méthode

Les résultats présentés ici sont le fruit de l'enquête « SEXI » (SEXualité et Internet) ayant débuté en 2017 (Amsellem-Mainguy, Vuattoux, 2020), année durant laquelle les questions sexuelles liées à internet étaient brûlantes, du fait du mouvement #metoo qui allait marquer durablement les usages féministes des réseaux sociaux. Elle a pour

objet de documenter l'entrée dans la sexualité des jeunes au prisme des usages sexuels d'internet, sur lesquels peu de données existent pour le moment. L'enquête *Contexte de la sexualité en France* a été réalisée en 2006, c'est-à-dire avant l'essor des smartphones et des applications d'envoi illimité de photos / vidéos... En 2020 deux nouvelles grandes enquêtes sur la sexualité sont en préparation : l'enquête ENVIE (enquête sur la vie affective des jeunes adultes) menée à l'Ined et coordonnée par Marie Bergström et l'enquête E3S (Santé Sexuelle et Sexualités) menée par l'Inserm et coordonnée par Nathalie Bajos et Armelle Andro (et al).

Nous avons fait le choix d'une enquête qualitative qui s'appuyait sur une pré-enquête quantitative dont le but initial était de saisir à la fois la diversité des usages, mais aussi de pouvoir connaître au mieux les applications du moment liées à tel ou tel usage, afin de pouvoir anticiper les relances dans les entretiens. Pour ce faire, nous avons réalisé en ligne un questionnaire destiné aux 18-30 ans portant sur leurs usages sexuels d'internet diffusé via les principaux réseaux sociaux, les associations féministes et de santé sexuelles ou encore des associations de jeunesse et d'éducation populaire. Le questionnaire comprenait des questions ouvertes afin de documenter au mieux les usages sexuels en ligne pendant la période d'entrée dans la sexualité et de jeunesse sexuelle. Au total, l'échantillon (non aléatoire) repose sur 1427 questionnaires exploitables, remplis par des jeunes vivant en France hexagonale.

Dans la suite de cette phase de questionnaire menée fin 2017, nous avons mené des entretiens individuels et collectifs dont l'objectif premier était d'analyser des parcours de jeunes de 18 à 30 ans. Ces entretiens approfondis, pour partie rétrospectifs, devaient permettre de cerner le répertoire des pratiques liant, pour ces jeunes, internet et leur sexualité, et ce à différents moments de la jeunesse. Afin d'obtenir des parcours différenciés socialement, nous avons mêlé des profils de jeunes issus du questionnaire envoyé sur les réseaux sociaux et par le biais d'associations féministes et/ou de jeunesse, et des profils de jeunes rencontrés par le biais de *focus groups* réalisés dans plusieurs villes d'Île-de-France et d'Ille-et-Vilaine dans les réseaux jeunesse et d'éducation populaire. Notons que les premiers profils étaient pour la plupart ceux de jeunes femmes issues de classes intermédiaires ou supérieures, étudiantes, et intéressées par la thématique du fait d'une socialisation au féminisme. Les seconds profils permettaient d'atteindre des jeunes des classes populaires, et d'équilibrer le *sex ratio* de notre panel d'enquêtés. Au total, nous avons rencontré 66 jeunes (32 filles et 34 garçons), avec une diversité de parcours, d'expériences de la

sexualité et d'expériences d'internet – même si, conformément aux données disponibles sur leur génération, ils et elles sont des utilisateurs et utilisatrices quotidiens du web, possédant au moins un smartphone depuis le milieu ou la fin de leur adolescence. Réalisés en 2017-2018, les entretiens semi-directifs se sont déroulés en face à face et pour la quasi-totalité d'entre eux hors des domiciles des jeunes (cafés, salles associatives, bureaux, parcs...). Parce qu'il ne suffit pas de connaître les caractéristiques fonctionnelles d'un outil pour en comprendre les usages par les individus, au fil de la discussion, les enquêté·e·s ont été invité·e·s à faire part du contenu leur smartphone afin de présenter les applications utilisées, d'expliciter leurs propos avec l'aide des supports échangés. Selon les entretiens, des enquêté·e·s ont montré les photos, vidéos reçues ou émises afin de préciser les distinctions entre les usages dans les cadres de relations amicales ou amoureuses ou « juste sexuelles », permettant de saisir plus finement les liens sociaux et ce qu'ils permettaient d'éclairer des rapports sociaux à l'œuvre dans les échanges numériques.

1. De l'exploration à l'exposition de soi : deux moments dans les usages sexuels d'internet des adolescent·e·s saisis à travers des entretiens avec les jeunes

Au-delà de la diversité des usages sexuels que les jeunes font d'internet, que ce soit en termes d'applications utilisées, de thématiques de recherche d'information, de type de contenus sexuels visionnés ou partagés *ou* en termes de seuils d'âge (âge au premier visionnage de contenu pornographique, âge auquel s'échangent les premiers messages à teneur sexuelle, etc.), un schéma général se dessine dans les parcours qui distingue deux principaux moments. Ces deux moments se succèdent la plupart du temps dans l'expérience adolescente, et, là encore non sans diversité dans le détail des âges et des modalités de ces usages. Schématiquement ils correspondent pour l'un aux « années collège » et pour l'autre aux « années lycée ». Le premier moment correspond à une exploration de *sa* sexualité par le biais d'internet et des possibilités qu'il offre en termes d'anonymat (élément très valorisé par les jeunes rencontrés, expliquant le recours important à internet pour l'information sur la sexualité), avec des usages non ou très faiblement partageables et partagés, notamment les usages pornographiques, qui restent la majeure partie du temps non partagés, du fait de l'association à la masturbation, qui ne fait pas l'objet d'échanges au début de l'adolescence,

hormis parfois entre garçons sur un mode humoristique, mais quasiment jamais entre filles. Le second moment correspond lui à des usages partagés ou partageables, impliquant l'exposition de soi sur les réseaux sociaux, la participation des discussions en ligne sur la sexualité, et s'articule à l'expérience relationnelle de la sexualité (premiers rapports sexuels, partage d'expériences entre pairs le plus souvent du même sexe, communautés sexuelles pour les minorités...).

En s'intéressant plus spécifiquement à cette période de partage et d'exposition de soi dans ce qu'elle révèle de l'importance prise par les réseaux sociaux et les messageries instantanées, on saisira aussi la continuité existante entre les usages partagés d'internet et les sociabilités juvéniles qui s'articulent toujours fortement au temps de la sexualité et de la vie amoureuse ; premières fois (premiers baisers, premiers rapports sexuels, premières mises en couple, etc.). Les changements liés à la massification de l'usage d'internet et à son impact sur les liens sociaux juvéniles ne remettent pas en question l'expérience d'une « jeunesse sexuelle » en tant que période de découverte de la sexualité entre l'adolescence et l'âge adulte, qui passe par de multiples liens sociaux : avec des partenaires sexuels, avec les pairs, et par une autonomisation de la sphère familiale qui était déjà constatée avant les années 2000 (Bozon, 2012).

Cette période de partages autour de la sexualité (la sienne propre, mais aussi celle des autres, et celle qui « circule » sur internet) conduit à une exposition de son intimité plus ou moins marquée, connaissant des variations fortes entre des périodes de forte exposition de soi sur les réseaux sociaux et des moments de plus grande réserve, mais aussi des variations liées au genre, au groupe de pairs dans lequel on s'insère (lui-même marqué par ses normes de genre et de classe). Cela s'inscrit dans un contexte de forte utilisation des réseaux sociaux, mais aussi des services de messagerie instantanée (utilisés par 88,6% des répondants au questionnaire), qui ont permis une accélération des échanges, notamment lorsqu'ils impliquent des photos ou vidéos.

Internet a, semble-t-il, permis aux jeunes de développer des usages, sans remettre en cause la centralité des pairs à l'adolescence lorsqu'il est question d'échanger à propos de sexualité, avec ici une différence de genre déjà observée (Bozon, 2012) entre des garçons partageant plus précocement que les filles leurs expériences de la sexualité.

2. Diversité des pratiques de partage entre pairs autour de la sexualité

Avant de comprendre les modalités d'une intégration des pairs aux usages sexuels d'internet (lorsque les pairs deviennent conseillers, ou entrent dans le périmètre même de sa propre sexualité en tant que partenaires sexuels et/ou amoureux), il importe de faire état d'une grande diversité de ce que l'on peut qualifier de « partage » autour de la sexualité, en s'intéressant aux conditions du partage entre pairs autour de la sexualité via des outils numériques, mais aussi aux conséquences du partage, à leurs enjeux sociaux.

Des premiers moments de partage entre pairs de même sexe

Les pratiques que nous associons ici au « partage en ligne » peuvent consister à s'échanger un contenu « sexuel » pour en rigoler, pour choquer ou faire comme les autres (ou ce qu'on pense être attendu de soi), à l'instar de contenus pornographiques qui circulent parfois, surtout entre garçons, à l'adolescence. Ce type de contenu est partagé dans l'espace amical restreint, ou plus largement dans les interstices de l'institution scolaire, par exemple dans la cour de récréation. Des garçons rencontrés durant l'enquête livrent des récits de ces premiers moments de partage situés dans les années collège. Jonas et Tom (âgés de 22 ans), rencontrés lors d'un entretien collectif dans une ville moyenne située en périphérie d'une grande agglomération, y voient pour l'un « un simple délire », et pour l'autre un « apprentissage » commun. « La première fois [que j'ai vu du porno] j'étais tout seul ouais. Mais ça nous est arrivé plus tard au collège de regarder des pornos ensemble (...). C'étaient les débuts où on découvrait ça et : 'Oh j'ai vu une vidéo trop bien !'. Et tu vois t'es chez un copain et tu la mets comme ça pour lui faire montrer » explique Jonas. À l'inverse de ces garçons, Julie, 30 ans au moment de l'entretien, raconte être « tombée de nues » à 20 ans lorsqu'elle a découvert que son copain regardait régulièrement du porno, et il lui a fallu en passer par des approches réflexives de la pornographie – via les médias féministes en ligne – pour l'accepter, et même voir que d'autres filles peuvent partager des expériences similaires, pourtant minoritaires. L'une des spécificités genrées du rapport au porno et au fait de partager ou non cette pratique, est que contrairement à des garçons qui se sont sentis légitimes – voire encouragés – à en parler au début de l'adolescence, les filles attendent souvent la fin de l'adolescence pour parfois en parler (mais cela reste l'exception dans les récits qu'elles produisent), et le font plutôt dans le cadre du couple (lorsqu'il est hétérosexuel), précisément parce que leurs copains parlent de leur pratique. Camille, 26 ans, vit dans une petite ville et est en couple avec son premier partenaire depuis dix ans. Elle raconte avoir d'abord découvert qu'il en regardait et, passé un moment de surprise et de réprobation, a fini par en

regarder elle aussi : « Je pense que ça m'a pris quelques semaines avant de regarder vraiment (...). Une fois que je suis tombée sur des vidéos et que j'ai dû en regarder deux ou trois comme ça, en passant, je pense qu'il y a un moment où je me suis dit que c'était intéressant, ma foi... ».

Presque par opposition au porno en termes de rapport genré aux usages, on trouve également chez les jeunes rencontrés des récits liés cette fois au partage d'information, à ce que l'on pourrait qualifier d'autosupport. Il s'agit d'un partage réalisé directement en ligne sur des forums ou des groupes spécialisés sur les réseaux sociaux, mais aussi d'un partage avec ses proches amis (et surtout amies) sur la base de contenus informatifs récupérés en ligne. Filles comme garçons décrivent une utilisation visant à renforcer ses connaissances, à se rassurer sur le fait que d'autres vivent les mêmes inquiétudes (une douleur liée aux règles, une préoccupation concernant l'épilation, la peur d'un pénis trop petit, etc.), sans devenir des membres actifs de ces forums (Thoër et Levy, 2012 ; Amsellem-Mainguy, 2015). Cet usage informatif d'internet, parfois associé à une socialisation féministe (que l'on repère au type de contenus visités et à leur interprétation durant les entretiens, prenant plus ou moins explicitement en compte les enjeux liés aux rapports de genre), est davantage le fait des filles des classes intermédiaires ou supérieures. Ce constat rejoint celui de Christine Seux (2018), lorsqu'elle note qu'en matière de santé, les usages informationnels sont plus rarement le fait des classes populaires, en raison d'une moindre propension aux usages numériques informatifs (qui dépendent, en partie, de compétences acquises durant les études supérieures) (Pasquier, 2017).

Partager ses expériences sexuelles dans un groupe de pairs restreint

Au-delà du partage de contenus pornographiques ou du partage d'informations, les moments de partage autour de la sexualité se matérialisent à travers le partage de ses propres expériences sexuelles ou la curiosité pour celles des autres au sein de groupes de pairs restreints. Ce type d'usage induit une exposition plus forte, *a minima* comme témoin de discussions directement liée à la sexualité, voire en tant que sujet sexuel qui dévoile une partie plus ou moins importante de son intimité. Les données issues du questionnaire confirment le caractère répandu de telles discussions : près de 7 jeunes sur 10 déclarent avoir déjà discuté au moins une fois de sexualité avec des personnes de leur entourage sur les réseaux sociaux (pour près de la moitié d'entre eux avec des amis ou des partenaires sexuels). Les résultats montrent un écart important en termes de genre : ces discussions sur la sexualité sont plus fréquentes chez les femmes, qui sont 7 sur 10 à avoir discuté de sexualité au moins

une fois sur les réseaux sociaux, contre 6 hommes sur 10. Les entretiens mettent en évidence le rôle des normes de masculinité (Connell, 2014), qui semblent confiner les échanges sur la sexualité au sein des groupes de pairs masculins au début de l'adolescence, aux « blagues » ou au « délire » (Vörös, 2020 ; Balleys, 2016), alors que les groupes de pairs féminins semblent davantage laisser place à l'expression et au partage de son intimité. Lucie, 21 ans, étudiante en cinéma, dit avoir accédé relativement « tard » aux réseaux sociaux, au début de l'âge adulte, lors de ses études en classe préparatoire. Elle a parallèlement pris l'habitude, avec son groupe d'amis (essentiellement amis de classe préparatoire ou des années lycée au sens large), de discuter via Snapchat ou WhatsApp. Sur cette dernière messagerie, elle échange avec ses amis (et surtout ses amies) autour de la sexualité telle qu'expérimentée avec tel ou tel partenaire, sur les suites de soirées entre amis, etc. Elle peut y parler de sexualité librement, du fait – elle l'analyse ainsi – de la zone de confiance qui s'établit. Cela passe par la proximité de genre ou par l'absence d'ambiguïté, comme lorsqu'elle explique intégrer à ces discussions ses amis garçons lorsqu'ils sont gay. Il lui paraît compliqué d'échanger de la même manière avec un garçon hétérosexuel, du fait de sa conscience des rapports de pouvoir qui peuvent s'exercer dans le contexte d'une discussion entre fille et garçon. Cependant, malgré ce qu'elle décrit comme une grande liberté de partager sa sexualité entre pairs, une fois entrée dans la vie étudiante (elle ne le faisait pas avant, et dit ne s'être initiée à la sexualité – relationnelle comme individuelle – qu'à la fin du lycée), des limites demeurent et tout ne se partage pas : « Je crois qu'il y a un petit tabou qui reste... On parle beaucoup plus facilement de nos expériences perso, physiques tout ça... On ne parle pas de porno, ou de masturbation... ». On trouve peu d'équivalent de tels espaces dans les récits d'adolescence des jeunes de classes populaires, ou n'étant plus inscrits dans la dynamique des sociabilités étudiantes, laquelle tend à prolonger la « jeunesse sexuelle ». Pour les jeunes des classes populaires, pour les jeunes déjà en emploi (ou en recherche d'emploi) de même que l'entrée dans l'expérience sexuelle et conjugale est plus précoce (Clair, 2008), elle tend à éloigner les pairs – en particulier pour les jeunes femmes (Coquard, 2019). Il semble en effet que dès que la sexualité se « stabilise » ou se conjugalise (ce qui est rarement le cas durant les premières années d'étude), elle met à distance les pairs et ne donne plus lieu à une exposition explicite de sa sexualité.

Sexualité et échanges entre partenaires

Internet s'intègre aux échanges qui ont lieu entre partenaires sexuels plus ou moins réguliers (couples ou non), sur le registre d'échanges directement sexuels (il convient ici de distinguer

les échanges *sur* la sexualité, et les échanges sexuels). Cela passe par l'envoi de photos ou de texto à connotation sexuelle, avec des objectifs aussi divers que « chauffer » un partenaire (entendre : préparer un rapport sexuel à distance en excitant le partenaire), entretenir un lien sexuel potentiellement distendu par l'éloignement géographique, ou encore se substituer à des rapports physiques non encore souhaités ou possibles. Sans avoir pu être mesurée par les dernières grandes enquêtes quantitatives menées en France sur la sexualité (l'enquête *Contexte de la sexualité en France*, 2006 ou encore le Baromètre Santé de Santé Publique France 2016), on peut faire l'hypothèse d'une facilitation technique des échanges de ce type (envois de messages ou photos sexuels), d'une montée en puissance de ces usages parmi les jeunes comme parmi les plus âgés. Dans notre questionnaire, 4 jeunes sur 10 âgés de 18 à 30 ans répondent par exemple avoir déjà envoyé au moins une fois à un proche une photo de soi nu ou en train d'avoir un rapport sexuel. Ces échanges peuvent avoir lieu au démarrage d'une histoire affective ou sexuelle, mais se réalisent surtout au sein des couples de jeunes. Damien, 23 ans, vivant dans une grande ville et issu des classes intermédiaires, fait état de l'importance d'échanges de messages sexuels avec son ex-copine, partie trois mois à San Francisco. Cela permettait selon lui de « rappeler qu'il y avait encore une sexualité » entre eux. Son récit témoigne du caractère unilatéral des échanges, du moins du caractère unilatéral de l'exposition frontale de ses organes sexuels : sa copine lui envoyait des photos dénudées ou se montrait nue sur Skype (service de visioconférence en ligne), alors qu'il restait de son côté habillé. De la même manière, Camille, 26 ans, issue des classes intermédiaires et vivant en couple dans une ville de taille moyenne, raconte avoir cédé à des demandes de masturbation à distance tout en précisant : « ça venait plus de mon copain... moi je le faisais de manière... Mais je n'avais pas spécialement... ça ne me manquait pas... (...) Ce n'était pas un réflexe que j'aurais eu s'il ne m'avait pas proposé cet usage ». Nous verrons d'ailleurs plus loin comment ce type d'usage révèle une forte inégalité des échanges, et constitue la source de « mauvaises expériences » pour les filles, qui s'étant exposées à la demande de partenaires, se trouvent ensuite prises dans des rapports de domination défavorables.

Des réseaux sociaux pour se rencontrer plutôt que des applis de rencontre

Parmi les pratiques d'échange entre pairs autour de la sexualité, on s'est intéressé aux usages d'applications de rencontres en ligne, dans la mesure où les interlocuteurs sont à la fois des pairs et de futurs potentiels partenaires sexuels et/ou affectifs. Cet usage est moins répandu que les discussions sur les réseaux sociaux (qui servent d'ailleurs de porte d'entrée pour des rencontres affectives, en lieu et place d'applications de rencontre spécialisées), ou que les

échanges par messagerie instantanée au sein de son groupe de pairs déjà constitué, même si près de la moitié des répondants à notre questionnaire disent à avoir déjà utilisé au moins une fois un ou plusieurs sites de rencontre en ligne. Les entretiens permettent de saisir que ces usages apparaissent davantage au moment de l'entrée dans l'âge adulte, avec la décohabitation et l'éclatement des groupes de pairs « scolaires » (par exemple lorsque les jeunes quittent la ville de leurs études secondaires pour une ville universitaire).

Le passage par les applis de rencontre peut toutefois être plus précoce et s'inscrire à la fois dans un objectif de rencontre sexuelle et de construction d'un réseau d'amitié communautaire, dans le cas de jeunes gays ou lesbiennes ayant cherché, par ce biais, à rencontrer des pairs dignes de confiance, dans un contexte où il est parfois difficile de parler de sa sexualité. Antoine, 23 ans, qui se définit comme gay, issu d'un milieu rural et de classe intermédiaire, explique par exemple l'importance qu'ont pu représenter pour lui les applis de rencontre gay (Grindr) puisqu'il ne pouvait pas parler de son orientation sexuelle dans ce qu'il nomme son « lycée de droite ». Cet usage des sites ou applis de rencontre en ligne n'était toutefois pas au cœur de nos entretiens, peu directement évoqués par les jeunes rencontrés, ou utilisés de manière trop ponctuelle pour s'intégrer pleinement à une expérience de la sexualité. Les quelques entretiens qui les évoquent permettent cependant de voir émerger les enjeux soulignés par Marie Bergström (2020) autour d'une forme de « privatisation » de l'espace des rencontres sexuelles et amoureuses, qui passent de l'espace public à l'espace privé. Chez les jeunes, cela passe sans doute par les réseaux sociaux (et les discussions « privées » qu'ils permettent, en parallèle des posts et discussions publiques).

Les entretiens qui évoquent l'utilisation d'applications de rencontre montrent que cette privatisation de l'espace des rencontres sexuelles et amoureuses fait se rejouer, comme pour les adultes, les inégalités sociales qui distinguent ceux qui ont les moyens de valoriser leur vie privée, leur espace d'intimité, et ceux qui n'en ont pas les moyens. On mesure alors l'importance du capital culturel qui va déterminer la capacité à trouver des partenaires hors de son cercle proche. Cela passe par la capacité à exposer son quotidien et son intimité selon des codes sociaux adaptés aux rencontres souhaitées, et à avoir, en amont, les moyens de cette exposition (la possibilité de se valoriser à travers les photos de son espace de vie, à travers une aisance dans la communication écrite ou la finesse de l'humour). Franck, 28 ans, issu d'une famille de classe supérieure et titulaire d'un master en sciences humaines, fait part en entretien de sa maîtrise des codes sociaux, qui sont pour lui d'emblée des codes de classe, et qui le conduisent à cibler les partenaires selon leurs origines sociales, auxquelles il associe des différences de rapport à la séduction et à la sexualité, et non sans relayer certaines formes

de discriminations quant à l'apparence physique : « Sur Tinder, c'est plutôt des filles du genre cadre sup[érieur] ou qui vont l'être, des parisiennes un peu chics ou qui se font passer pour ça. Elles sont distinguées et veulent qu'on leur parle avec distinction. C'est pas du tout pareil sur Badoo. Là c'est des filles de classe pop, y a des grosses et tout. Des profils que tu ne verrais pas du tout sur Tinder. Ça n'implique pas du tout la même chose, tu vas pas mettre les mêmes arguments pour rencontrer les filles. Badoo, t'as pas à faire d'effort, je vais être trash, mais c'est le réseau un peu des cas soc[iaux] entre eux, et de ceux qui ne veulent pas de faire chier à draguer longtemps ! [...] Meetic, ça c'est plutôt pour les MILF [Mother I'd Like to Fuck] [*rires*]. Moi c'est pas trop ce que je cherche, alors je vais plutôt sur Tinder et Badoo, selon les moments ».

On voit que malgré des objectifs divers, et dans des contextes qui varient en fonction du genre et de la classe sociale d'appartenance des jeunes, les pratiques de partage autour de la sexualité sont courantes parmi les jeunes. Ce qu'il y a sans doute de commun à ces usages est qu'ils interviennent à des moments relativement similaires du parcours adolescent et d'entrée dans l'âge adulte, en lien, de manière plus large, avec la socialisation à la sexualité. On voit également que les canaux privilégiés des rencontres adolescentes restent les réseaux sociaux, dans la mesure où ils font partie intégrantes des sociabilités adolescentes et n'ont pas le coût d'entrée d'une application de rencontre qui peut encore (mais sans doute de moins en moins) apparaître stigmatisante, et qui nécessite de réaliser un travail de construction des liens finalement peu utile, puisque les adolescent·e·s rencontrent souvent leurs premier·e·s partenaires au sein de leurs établissements scolaires, ou dans le cercle de sociabilité élargi des « amis d'amis ».

Si l'intégration des pairs à aux usages sexuels d'internet des jeunes est progressive, elle passe parfois par des mésaventures ayant de plus ou moins grandes répercussions. Les récits de « mauvaises expériences » forgent le rapport tant à la sexualité qu'aux usages numériques liés à la sexualité. Ces récits ont en leur cœur l'usage des réseaux sociaux et des messageries instantanées, et l'idée d'une ligne rouge dépassée quant au dévoilement de son intimité ou de sa sexualité dans un cercle de sociabilité qu'on pensait peut-être sûr, mais qui s'avère en réalité pernicieux, voire destructeur lorsque ces situations mènent à des formes de harcèlement sexiste ou sexuel.

3. Une participation progressive des pairs aux usages sexuels d'internet et des descriptions de « mauvaises expériences »

Si l'on voulait résumer le parcours type d'extension de ses usages sexuels d'internet aux pairs, on pourrait dire qu'il s'agit, dans un premier temps, d'accéder à des espaces de discussion publique, en l'occurrence, pour la plupart des jeunes, les réseaux sociaux du type Instagram, Snapchat et dans une moindre mesure Facebook, Twitter (pour les plus cités au moment de la recherche). Dans un deuxième temps, la présence sur ce type de réseau implique de partager une partie de son quotidien, d'abord ses sorties entre amis, ses états d'âme, mais aussi, au fil de l'entrée dans la sexualité qui est généralement contemporaine de cette période, ses « histoires » (soit par le biais de posts écrits, soit par des photos montrant qu'on est « en couple »). Claire Balleys a documenté, concernant les collégiens, la nécessité de donner la preuve auprès de ses pairs de son réseau d'amitié, de ses histoires d'amour (Balleys, 2015). La période dite du collège marque un moment d'accroissement de l'exposition de l'intimité : photos de baisers, « preuves » de l'existence du couple, remarques suggestives ou explicites concernant la sexualité faisant soit état d'une relation qui vient de se passer, soit laissant montrer des préparatifs ou un désir sexuel. S'ensuit parfois, plus ou moins rapidement, une phase de déconvenue passant par de « mauvaises expériences ».

Encadré : « les mauvaises expériences »

L'expression « mauvaises expériences » est utilisée par nombre de jeunes, en particulier les filles pour rendre compte de la mise à l'épreuve des liens sociaux au prisme de la technologie numérique. Elles pointent des expériences vécues (directement ou parce qu'elles en ont été témoins) de rejet par le groupe d'une ou plusieurs filles du fait d'une exposition trop explicite de sa sexualité. Ce peut être aussi des moqueries lorsque de « vieilles photos » ressortent, ou encore du harcèlement lorsqu'une photo considérée par le groupe comme « trop » dénudée se met à circuler dans le lycée et en dehors, via les smartphones sur les réseaux sociaux.

Justine, 18 ans, issue du milieu rural populaire, évoque la mésaventure de l'une de ses camarades :

« Elle avait envoyé ses seins sur Snap[chat], et du coup il y a eu une capture d'écran, et ça a fait le tour du collège.

Et il s'est passé quoi, après ?

Beh elle disait que c'était pas vrai et tout, mais... enfin elle essayait et tout de se rattraper, mais ça a pas marché (...). c'est des gens qui s'en foutent vraiment de tout, enfin qui font

n'importe quoi. Du coup beh, pour elle, c'est rien, mais elle était refaite quoi on va dire, enfin elle était critiquée et compagnie

Genre elle était traitée et tout ça ?

Ouais, tout le monde disait que c'était une pute quoi, d'envoyer une photo, enfin...

Et elle l'avait envoyée à qui, cette photo ?

Beh à un gars je sais pas, en fait c'était un gars avec qui elle parlait et lui a fait une capture d'écran et voilà ».

Justine raconte ensuite comment ce stigmatisme n'a fait, pour la personne concernée, que s'ajouter à celui du racisme déjà vécu par la jeune fille, une « gitane ». Il est d'ailleurs important de rappeler ici que les formes de harcèlement liées à la sexualité peuvent s'inscrire dans un continuum de violences de classes, de genre, de race qui distribuent inégalement la légitimité à s'exposer, à faire état de sa sexualité, ainsi que la maîtrise de son image dans le groupe de pairs.

(sur les embrouilles et le (cyber)harcèlement voir aussi dans cet ouvrage le chapitre de Nathalie Dupin)

Les vies des adolescent·e·s, dans leur complexité, offrent de multiples variations à ces récits de « mauvaises expériences ». Sa déclinaison la plus courante le fait se dérouler non pas sur les fils de discussion publics des réseaux sociaux, où chaque « ami » plus ou moins proche peut lire le post, mais sur dans les espaces fermés des réseaux sociaux (messages « privés ») ou sur les services de messagerie instantanée type WhatsApp. Ce type d'espace est sans doute d'autant plus propice aux « mauvaises expériences » que l'impression d'y être « entre amis » (la sélection des membres du groupe est plus forte) favorise le partage de contenus intimes.

L'envoi de photos dénudées de soi : l'importance du contexte

La situation de Sarah illustre l'intrication des usages sexuels d'internet à la sexualité relationnelle. Sarah, 19 ans, qui a grandi en périphérie d'une grande ville, dans une cité d'habitat social, débute son récit par ce qui l'a motivé à parler : l'expérience d'un viol dont elle n'a que peu parlé jusqu'ici, et que le cadre anonyme et confidentiel d'un entretien sociologique lui permet d'exprimer. Sarah raconte s'être fait violer lorsqu'elle était en classe de seconde, par un ex-petit ami. Elle ne le racontera pas à ses amies, mais aura pour réaction de multiplier ensuite les rencontres sexuelles, au point que ces amies la traiteront de « pute ». Du fait de ses multiples partenaires, elle semble s'être fait « connaître » et reçoit des

demandes d'amis de garçons inconnus sur les réseaux sociaux. Ces derniers lui envoient des *dickpics* (photos de pénis), et elle accepte, en retour, à la suite de demandes insistantes et répétées, d'envoyer des photos d'elle dénudée : « J'en ai beaucoup envoyé après mon viol. J'étais vachement dans le truc et tout, mais je pense que c'était une autodestruction de moi-même ». Lorsqu'elle tentera de mettre un terme à cette situation, Sarah vivra le temps des menaces, c'est-à-dire des garçons lui intimant d'envoyer d'autres photos, sans quoi ils pourraient diffuser celles qu'ils possèdent. Sarah mettra un terme à cette période en fixant des limites (en répondant par la négative à ceux qui lui envoient des *dickpics*), et en se mettant à fréquenter des « sites féministes » qui l'amèneront, d'après elle, à adopter une posture critique vis-à-vis des rapports de genre et de l'usage des réseaux sociaux en matière de sexualité.

Au vu des récits produits par les jeunes, il serait exagéré de faire du récit de Sarah le récit commun des « mauvaises expériences », même si l'on peut souligner que les jeunes femmes sont plus nombreuses que les jeunes hommes à faire part de tels récits. Parfois, il suffit de remarques dans la cour du lycée concernant une photo jugée trop peu habillée, ou d'une première *dickpics* produisant un dégoût pour les aspects sexuels des réseaux, pour que les pratiques d'exposition de soi soient freinées par les jeunes femmes. Il n'en demeure pas moins que des périodes d'échanges de photos plus ou moins actives, plus ou moins explicites, sont décrites par de nombreuses jeunes rencontrées, ce qui constitue sans doute l'une des nouveautés par rapport à des enquêtes antérieures réalisées avant la massification de l'usage du smartphone.

Les inégalités de genre dans l'échange de photos

À l'instar de l'ensemble des échanges économico-sexuels (Tabet, 2004), ces échanges de contenus mettant en scène des parties nues des corps des jeunes sont devenus communs chez les jeunes des deux sexes mais reflètent des inégalités de genre. On constate une forte inégalité des conditions du partage et de ses conséquences : envoyer une photo/vidéo de soi semble toujours optionnel pour un garçon, quand il est souvent contraint pour les filles. De même, après avoir envoyé une photo, les conséquences peuvent être lourdes pour les filles en termes de réputation (Clair, 2012) et de respectabilité (harcèlement lorsque la photo « tourne », après une rupture par exemple ou chantage incitant à céder à des pressions sexuels ou affectives), quand elles ne le sont généralement pas pour les garçons (qui envoient des photos d'eux ou bien peu exposantes, parfois factices à partir de photos de pénis récupérées sur internet).

Pour les jeunes, les années lycée marquent à la fois le moment des « mauvaises expériences » (lesquelles peuvent parfois avoir déjà lieu au collège), mais aussi le cheminement vers une plus grande maîtrise de son image et de l'exposition de son intimité sur internet. Les années lycée, qui marquent la fin de l'adolescence, correspondent à un resserrement des sociabilités adolescentes autour de « piliers », autour d'un groupe de pairs réduit, « choisi » et auquel on peut davantage faire confiance. C'est pourquoi cette période est propice à la production de normes autour de la sexualité (et de son exposition) au sein des groupes de pairs, normes qui sont socialement situées et qui varient donc d'un groupe de pairs à l'autre.

4. S'exposer et partager : la construction des normes de l'exposition de soi dans les groupes adolescents

Les sociabilités adolescentes peuvent être lues sous l'angle de la construction de communautés, en tant que lieu de production de normes qui incluent ou excluent. Alors que la période décrite plus haut (1) sous l'angle de l'exploration, typique du début de l'adolescence, conduit parfois à introduire du jeu dans les normes (de genre et de sexualité), par exemple en s'inventant une identité sur les forums de discussion ou en s'intéressant à différentes orientations sexuelles, la période d'exposition de soi et de partage au sein des groupes de pairs semble correspondre à une période de « normation » des comportements. C'est-à-dire, qu'on observe que la norme n'est pas donnée d'avance par le groupe de pairs. Michel Foucault (2004) utilise, dans son cours au Collège de France intitulé « Sécurité, territoire, population », le concept de normation, qui désigne la production de normes au terme d'une construction réfléchie du normal et de l'anormal (Foucault applique sa réflexion à la santé publique). La notion de normation désigne donc une construction progressive de la norme, par opposition au concept de normalisation, dans lequel la norme est première.

Un processus normatif qui se construit au fil de l'adolescence

La norme n'est pas d'emblée évidente pour les jeunes rencontrés car elle se construit au sein des espaces de sociabilité qui, au fil des années, se stabilisent et forment des groupes séparés. Si les usages des réseaux sociaux sont assez similaires au collège, ils se différencient au moment du lycée, où des groupes vont investir telle plateforme plutôt que telle autre, et où les codes vont différer d'un groupe de jeunes à l'autre. Ce constat rejoint celui que faisait Marcel Calvez à propos des jeunes au début de l'épidémie de VIH/Sida. Cherchant à comprendre les ressorts de la prévention du VIH dans des groupes de jeunes observés localement, dans

l'ouest de la France, Calvez montre que les pratiques de prévention diffèrent d'un groupe à l'autre, et que l'appartenance à un groupe nécessite de se conformer à des normes communes. Il définit d'ailleurs la prévention du VIH comme « un processus d'incorporation sociale par lequel, au nom des dangers et des menaces liées à l'infection, la collectivité revendique de ses membres une place à tenir ou des normes de comportement auxquelles se conformer dans leurs relations avec autrui » (Calvez, 1993, p.21).

Chez les jeunes, le rapport aux risques liés à l'internet sexuel passe par l'établissement de normes définissant ce qui est partageable et ce qui ne l'est pas : dans certains groupes, le simple fait de faire référence à sa sexualité dans un post sur les réseaux peut être jugé négativement quand d'autres l'autorisent, en établissant leurs propres limites. Quand on s'intéresse aux échanges de contenus visuels, fruit des rapports de genre qui sont à l'œuvre dans l'ensemble de la société, ce sont essentiellement les photos/vidéos (story) mettant en scène les filles qui sont au cœur des exemples mobilisés par les jeunes pour expliciter les limites : certaines seront jugées acceptables dans un groupe et non acceptables dans un autre (une photo de soi en maillot de bain postée sur Snapchat, par exemple). Des groupes de pairs donneront lieu à des groupes de discussion fermés permettant de raconter de manière plus ou moins détaillée sa dernière expérience sexuelle, quand d'autres ne permettront d'y faire référence que de manière allusive. Dès lors, dans des groupes de pairs construits autour de normes communes régissant les usages sexuels d'internet, transgresser la norme conduit à l'incompréhension, voire à l'exclusion du groupe. Il en va ainsi de quelques enquêtées décrivant leurs usages du porno, et le fait que cette pratique soit peu dicible dans les groupes de filles, à l'instar de Lucie, citée plus haut, ou de Gaëlle, 25 ans, qui relate en entretien une discussion entre amies où elle était la seule à déclarer regarder de la pornographie, et où cela a, selon elle, créé une gêne dans la conversation.

Des normes du « partageable » qui pèsent avant tout sur les filles

En matière de normes du partageable et du non partageable auprès des pairs, la pression semble s'exercer en premier lieu sur les filles, parce que ce sont généralement elles qui s'exposent, et non les garçons. Parmi les garçons rencontrés, peu disent avoir envoyé des photos d'eux nus ou dénudés, soit parce qu'on ne leur a pas demandé, soit parce qu'ils refusent de le faire (même pour ceux qui en demandent à leurs partenaires). Camille, 26 ans, explique par exemple avoir accepté de se masturber avec son copain par webcam, dans une période de séparation géographique, mais elle le justifie : « Je n'ai pas besoin effectivement de cette sexualité par biais interposé. J'étais mieux dans la sexualité réelle, effectivement. Je

l'ai fait pour lui ». De la même manière, les pratiques de chantage telles que le *revenge porn*, qui consiste en la diffusion publique de photos ou vidéos montrant ses ex-partenaires sexuels nus ou dans des positions sexuelles, sans consentement de ces dernier·e·s et à des fins de chantage ou de vengeance, constituent une expérience principalement féminine.

Pour les filles, la frontière du partageable et du non partageable est particulièrement sensible : en ne s'exposant pas « suffisamment » aux yeux de leurs partenaires, elles pensent risquer une rupture de confiance, voire une rupture amoureuse, du moins dans les périodes où le chantage qu'elles décrivent fonctionne, mais en s'exposant « trop » (aux yeux de leurs pairs qui découvrent des photos volées, par exemple), elles risquent la sanction du groupe de pairs (être traitées de « putes », subir le harcèlement dans leur cercle de sociabilité ou au-delà). Il est difficile de ne pas voir dans ces mécanismes de production des normes de l'exposition de soi l'une des modalités de l'hétérosexualité obligatoire, c'est-à-dire par un mécanisme d'assignation à des pratiques genrées qui pèse principalement sur les femmes, et qui repose donc en premier lieu sur les inégalités hommes-femmes dans la sexualité hétérosexuelle (Rich, 1980). Concernant la construction de l'hétérosexualité et ses dimensions genrées dans les usages sexuels d'internet, on peut se référer aux travaux de Florian Vörös (2020) portant sur les hommes et leur rapport à la pornographie. Il y explore la manière dont les rapports de genre, de race ou de classe s'intègrent aux expériences pornographiques d'hommes blancs de classes intermédiaires et supérieures, via des fantasmes portant, par exemple, sur la disponibilité féminine ou la virilité arabe.

* * *

Les sexualités des jeunes ne peuvent se résumer à des étapes successives et systématiques, et la diversité des périodes d'entrée dans la sexualité comme la diversité des conditions d'usage d'internet à l'adolescence invitent à la prudence lorsqu'il s'agit de monter en généralité. Toutefois, derrière une diversité d'usages, des logiques similaires pouvaient traverser les expériences des jeunes, au moment des premières expositions de soi et de son intimité en ligne. L'exposition de soi et le partage autour de la sexualité, sous leurs différentes formes (si nombreuses qu'elles n'ont pas toutes été explorées ici), sont indissociables des dynamiques propres aux groupes de pairs selon que le groupe de pairs l'autorise et si les pratiques numériques y invitent. Les outils de partage utilisés vont déterminer en partie la possibilité de mêler exposition publique sur les réseaux sociaux et échanges privés ou semi-publics (groupes de discussion par exemple). Le développement de réseaux sociaux intégrant des options de partage de photos instantanées et théoriquement « temporaires » (« supprimées »

après une certaine période, ou dès qu'elles ont été vues), semble avoir encouragé le partage d'une plus grande intimité. Ainsi, on voit la norme technique guider, en partie, les usages sexuels d'internet et créer pour eux un environnement propice, mais pouvant mener à de « mauvaises expériences », surtout pour les filles, lorsque le dévoilement de son intimité ou de sa sexualité réapparaît de manière imprévisible via des captures d'écran ou par simple effet de réputation.

Il n'en demeure pas moins que les pratiques de « partage » évoquées ici sont à considérer comme une part désormais importante des échanges entre jeunes, et qu'elles s'intègrent à un espace juvénile de la sexualité et de l'intimité qui comprend, par ailleurs, les premières expériences sexuelles et affectives, les évolutions des relations d'amitiés, l'évolution de ce que l'on expose de soi aux autres, selon des normes qui se construisent au fil du temps. Autrement dit, les contenus textuels ou visuels sont des supports d'échanges et des occasions de discussion, et loin d'engendrer une dilution des relations, le smartphone contribue à la constitution de groupes à l'adolescence. Ces moments de partage représentent l'opportunité de mettre en scène un lien social privilégié, que ce soient des rapports d'amitié ou des rapports de couple, et sont autant de moments qui participent aux processus de classements entre adolescent·e·s, aux processus d'inclusion et d'exclusion de groupes.

Pour comprendre les sociabilités adolescentes au prisme des usages sexuels d'internet, il faut donc prendre en compte l'environnement technologique des jeunes, mais aussi les normes d'usage de cet environnement, les marges de manœuvre des jeunes lorsqu'il s'agit de s'adapter à ces environnements ou de les détourner (Akrich, 2006). Il faut aussi rapporter ces usages à la manière dont ils s'articulent à l'expérience globale de la sexualité : on a vu que les usages sexuels d'internet étaient liés à la sexualité relationnelle (premiers rapports sexuels). Enfin, les usages sexuels d'internet qui ont cours entre adolescent·e·s reflètent les inégalités de genre qui construisent l'hétérosexualité, mais aussi les rapports sociaux de race, de classe, de sexualité³, qui rendent l'expérience de la jeunesse sexuelle toujours socialement située.

« Pour aller plus loin » - biblio spécifique

³ Concernant la construction de l'hétérosexualité et ses dimensions genrées dans les usages sexuels d'internet, on peut se référer aux travaux de Florian Vörös (2020) portant sur les hommes et leur rapport à la pornographie. Il y explore la manière dont les rapports de genre, de race ou de classe s'intègrent aux expériences pornographiques d'hommes blancs de classes intermédiaires et supérieures, via des fantasmes portant, par exemple, sur la disponibilité féminine ou la virilité arabe.

Pour une présentation plus exhaustive de l'enquête, voir notamment l'ouvrage AMSELLEM-MAINGUY, Yaëlle, VUATTOUX, Arthur, 2020, *Les jeunes, la sexualité et internet*, Paris, Editions Bourin, coll. Genre !

Pour une approche quantitative des pratiques et comportements sexuels en France dans une perspective de genre en population générale, voir l'article basé sur l'enquête du Baromètre Santé 2016 de BAJOS, Nathalie, RAHIB, Delphine, LYDIE, Nathalie, 2018, « Genre et sexualité. D'une décennie à l'autre. Baromètre santé 2016 », *Etudes et enquêtes (Santé publique France)* et plus généralement sur les études de genre voir l'ouvrage de Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre et Revillard Anne, *Introduction aux études sur le genre*, De Boeck Editions, 2020 (3^{ème} édition).

Pour une compréhension de la construction sociale des rapports de genre dans la sexualité à l'adolescence voir BOZON, Michel, 2012, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes : le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora débats/jeunesses*, vol. 1, n°60, p. 121-134 ou encore le numéro de la revue *Mouvements* qui a consacré un volume à #metoo et ses effets sociaux sur le féminisme, les médias et la société en général. *Mouvements*, n°99, vol. 3, 2019.

Concernant les processus de socialisation et sociabilités juvéniles en lien avec les pratiques numériques à l'adolescence, voir la revue de littérature de Balleys Claire, 2017, *Socialisation adolescente et usages du numérique*, Revue de littérature, Injep [en ligne] et Boyd Danah., 2016, *C'est compliqué. La vie numérique des adolescents*, C&F éditions.

A propos des rencontres sexuelles ou amoureuses via les sites de rencontres, voir l'enquête de BERGSTRÖM, Marie, 2019, *Les nouvelles lois de l'amour. Sexualité, couple et rencontre au temps du numérique*, Paris, La Découverte.

A intégrer dans la bibliographie générale de fin d'ouvrage

AKRICH, Madeleine, 2006, « Les utilisateurs, acteurs de l'innovation », in : AKRICH, Madeleine, CALLON, Michel, LATOUR, Bruno (dir.), *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, p. 253-265.

AMSELLEM-MAINGUY, Yaëlle, VUATTOUX, Arthur, 2020, *Les jeunes, la sexualité et internet*, Paris, Editions Bourin, coll. Genre !

AMSELLEM-MAINGUY, Yaëlle, 2015, *A la fin tu penses que tu vas mourir, mais tu y retournes. Jeunes santé et internet*, Rapport de recherche, Paris, INJEP

BAJOS, Nathalie, RAHIB, Delphine, LYDIE, Nathalie, 2018, « Genre et sexualité. D'une décennie à l'autre. Baromètre santé 2016 », *Etudes et enquêtes (Santé publique France)*.

BALLEYS, Claire, 2015, *Grandir entre adolescents. À l'école et sur internet*, Lausanne, EPFL Presses.

BALLEYS, Claire, 2016, « “Nous les mecs” La mise en scène de l'intimité masculine adolescente sur Youtube », in E. Dagiral et O. Martin, *L'ordinaire d'internet*, Paris, Armand Colin, p.182-202

BERGSTRÖM, Marie, 2019, *Les nouvelles lois de l'amour. Sexualité, couple et rencontre au temps du numérique*, Paris, La Découverte.

BERGSTRÖM, Marie, 2020, « Ce que le numérique fait à l'économie du sexe », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 25, n°2, p. 155-160.

BOZON, Michel, 2012, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes : le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora débats/jeunesses*, vol. 1, n°60, p. 121-134.

BRASSEUR, Pierre, FINEZ, Jean, 2020, « « Les économies numériques de la sexualité », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 25, n°2, 2020, p. 141-143.

CLAIR, Isabelle, 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin

CLAIR, Isabelle, 2012, « La pute, le pédé et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, n°60, p.67-78

COQUARD, Benoit, 2019, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, Paris, La Découverte

CONNELL, Raewyn, 2014, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam.

DOS SANTOS FERREIRA, Magali, PEQUIN, Coline, « Les adolescents, leur sexualité et doctissimo : 'les ados parlent sexo' », *Master de sciences humaines et sociales de l'UPEM* (contenu en ligne sur le site <https://lesmondenumeriques.wordpress.com>).

FOUCAULT, Michel, 2004, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil-EHESS.

FOUET, Anthony, 2019, « Les échanges économique-intimes dans la construction des sociabilités affectives et amicales. ‘Au tout début c’est du cul et après il va y avoir un virage vers l’amitié’ », *Journal des anthropologues*, vol. 1-2, n° 156-157, p. 127-147.

SEUX, Christine, 2018, « Les disparités sociales des usages d’Internet en santé. Effets combinés des socialisations familiales et des sources informationnelles », *Réseaux*, n°208-209, p. 63-93.

TABET, Paola, 2004, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L’Harmattan.

THOËR, Christine, LEVY, Joseph Josy, (dir.), 2012, *Manuel : Internet et santé*, Québec, Presses de l’Université du Québec.

VÖRÖS, Florian, 2020, *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte, 2020.